

BULLETIN DU CHTV

N° 7, JUIN 1983

« Jean d'Arcy »

Hommage de Maurice Cazeneuve



Jean d'Arcy

Hommage de Maurice Cazeneuve

Je sais tout ce que notre télévision lui doit, je devine beaucoup de ce qui va être dit, au cours de cet hommage, sur celui qui fut, au sens le plus fort du terme, un "directeur".

Il a été mon directeur, dans les années de l'enthousiasme et, cependant, ce n'est pas le directeur, ce n'est même pas l'homme de télévision dont je souhaiterais évoquer, pour moi, la mémoire.

Mémoire... Je vais vous dire aujourd'hui, ce que ni lui, ni moi, n'a jamais dit à qui que ce soit : les circonstances de notre première rencontre. Elles sont, dans la mémoire, bien avant, les mémoires de la Télévision française !

L'hiver 1942 — 1943. Un jeune homme avec quelques camarades, avait déserté les chantiers de Jeunesse pour rejoindre un embryon de maquis, quelque part dans le haut Jura... Isolés, immobiles, figés dans l'inaction, coupés de toute "signification", nous attendions... Quoi ?... Qui ?... Attendre ! Deux hommes sont arrivés, un soir, écartant la toile d'entrée d'une tente. Deux officiers français. L'un était capitaine. C'était Jean d'Arcy...

Quand, en 1950, la porte du bureau directorial s'est ouverte pour moi, au premier regard nous nous sommes reconnus. Il n'y a eu que deux, trois phrases sur la rencontre du lointain hiver. D'Arcy était officier, je suis fils d'officier et, sans doute, aux temps lointains où je préparais "les concours", étais-je destiné à devenir officier.

À partir de ces retrouvailles, Jean d'Arcy et moi, nous nous sommes tus. Lui seul et moi pouvions comprendre tout ce qu'il y avait dans cette pudeur. Elle a, au cours de notre collaboration professionnelle, établi entre nous une certaine distance. Elle allait de soi. Vous savez que Jean d'Arcy parlait de ses réalisateurs en termes très napoléoniens : "ce sont mes colonels" et il est vrai qu'il les lançait vigoureusement, joyeusement à la conquête de grands territoires où établir la Télévision française. Dans ces brillantes expéditions, il m'a tenu, quelque peu, en réserve. Lui et moi comprenions pourquoi. Cependant, nous nous rencontrions, de loin en loin, en tête à tête, dans des déjeuners que nous tenions, presque, à cacher.

En 1968, il était à New-York quand je fus pressenti pour prendre la direction de la Deuxième Chaîne. Je lui ai demandé, par télégramme, son avis. La réponse fut nette "ce coup-ci, faut y aller !". Ainsi en a-t-il été de toute notre vie ! Quelques mots, de temps à autre, à des moments choisis dans les incertitudes des jours. Quelques mots, seulement. Mais, toujours, ce sentiment de présence... Voilà ! J'ai appris sa mort, devant Cognacq-Jay, notre vieille maison, quelques heures après l'événement et j'ai remercié Dieu, dans sa profonde miséricorde, d'avoir accordé à Jean d'Arcy la fin qu'il méritait. J'ai revu, d'un coup, l'image de la toile de tente, faiblement éclairée par la lanterne, s'ouvrant sur une silhouette svelte, nerveuse, droite, dans un uniforme aux couleurs de la nuit.

Ce que je viens de dire ici n'a rien à faire avec l'histoire de la télévision. À peine quelques instants de l'histoire de deux hommes, des instants hasardés, fragiles, mais qui, rassemblés, dessinent quelque chose comme une ligne de vie. Les événements qui nous ont unis, parfois opposés, comme les crêtes des vagues creusées et poussées par le vent, se sont apaisés ; il reste une lente étendue calme, profonde, qui reflète le ciel et toutes ces années passées ne sont, comme ces mots, que quelques signes écrits sur l'eau.

Jean d'Arcy

Maurice Cazeneuve, 7 juin 1983